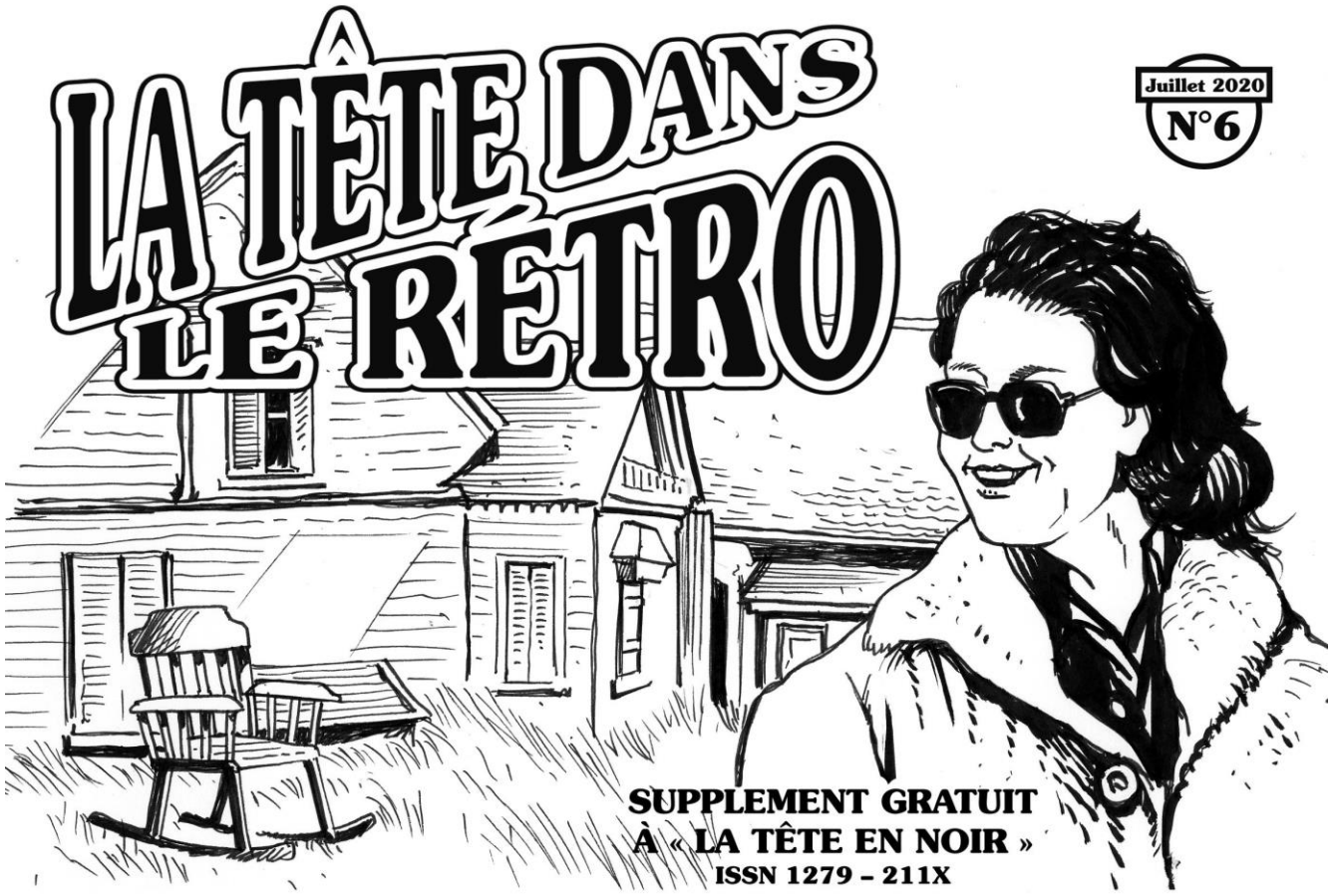


Pour ce numéro double de la Tête dans le Rétro, notre équipe s'est concentrée sur la production atypique de la collection « RIVAGES/MYSTÈRE » des éditions Rivages qui eurent la bonne idée de remettre à l'honneur de grandes signatures passées du roman policier. Petit tour d'horizon de quelques pointures par Julien Védrenne, Gérard Bourgerie et Michel Amelin

RIVAGES /MYSTÈRE UNE COLLECTION A REDÉCOUVRIR

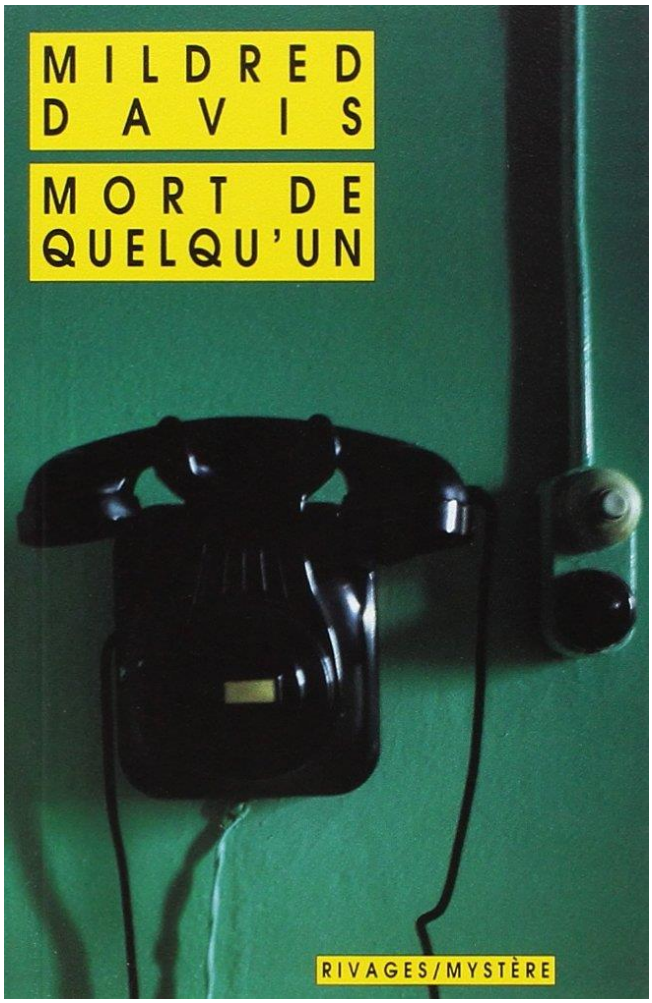
UNE COLLECTION MYSTÉRIEUSE...

Petite sœur de la collection mythique « *Rivages-Noir* », « *Rivages-mystère* » ne dure que cinquante numéros, la faute sûrement à une volonté de mettre à l'honneur l'un des très nombreux sous-genres des littératures policières au risque de perdre un lectorat amateur pas forcément éclairé. Pourtant, cette collection a tout pour plaire. À commencer parce qu'elle permet d'avoir des lectures de mystères classiques d'auteurs oubliés comme **Fortuné du Boisgobey** (le créateur de Rocambole), d'auteurs qui ont influencé le cinéma hitchcockien (**Francis Beeding**) et de redécouvrir l'incommensurable **Rex Stout** avec son style très naphtaliné. Ajoutons que la collection est codirigée par François Guérif et Claude Chabrol. Ce qui lui assure un certain cachet et une idée de l'ambiance des romans. Enfin, **Jean-Marie Villemot** et son héros Abel Brigand ont fait leurs brillants débuts dans la collection avant de migrer chez son aînée. Encore une fois, cependant, ce sont bien les Reines du mystère qui y sont les plus nombreuses. Il y a bien sûr **Mildred Davis...**

MILDRED DAVIS : « Crime et chuchotements », Rivages/mystère, 1995.

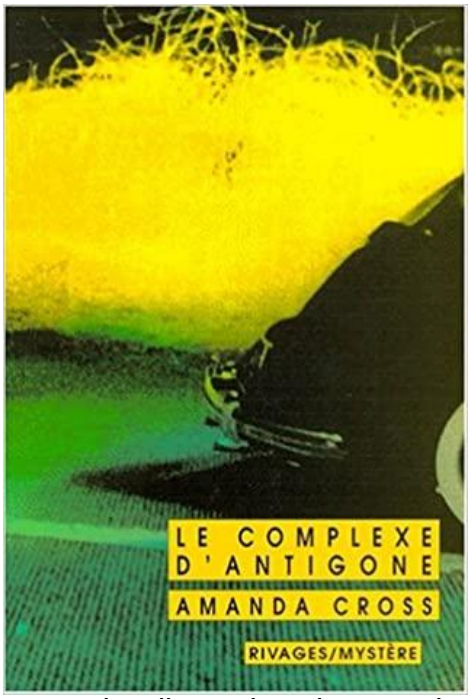
Un roman enthousiasmant qui met en scène, dans une petite bourgade, un maître-chanteur qui va être assassiné… et dont la mort n'arrête absolument pas les chantages. C'est surtout la faculté de l'auteure pour dépeindre une société en proie à une rumeur de moins en moins sourde qui ravit le lecteur. Une famille est progressivement mise au ban d'une société avide de débusquer le coupable du crime et, surtout, de lui trouver une raison immorale. Mildred Davis dépeint des personnages mis sous la coupe d'un maître-chanteur choisissant soigneusement ses clients. Il n'est pas besoin d'être un criminel pour être victime d'un chantage : parfois, ceux qui se retrouvent acculés et commettent l'irréparable subissent avant tout la pression sociétale. Ce roman est un petit bijou.

MILDRED DAVIS : « Mort de quelqu'un », Rivages/mystère n° 37, 2000.
L'histoire ne départ pas dans l'œuvre de la romancière américaine, elle se situe dans une université. Là-bas, des accidents successifs amènent une étudiante à douter du hasard, et à y voir des actes criminels. Malheureusement, elle est bien la seule, et aura du mal à convaincre. Et ce d'autant plus qu'elle manque d'objectivité : sa mère figure parmi les victimes. Il ne reste que les dernières paroles de la défunte au sujet d'une « Madame Machin-Chouette ». Une fois encore, Mildred Davis brasse des thèmes sociétaux. Une fois encore, surtout, elle met au cœur de son intrigue un objet de communication qu'elle affectionne : le téléphone avec tous ses travers.



Enfin, que dire de la très méconnue **Amanda Cross** ? Pourtant, l'auteure américaine fait six incursions dans la collection.

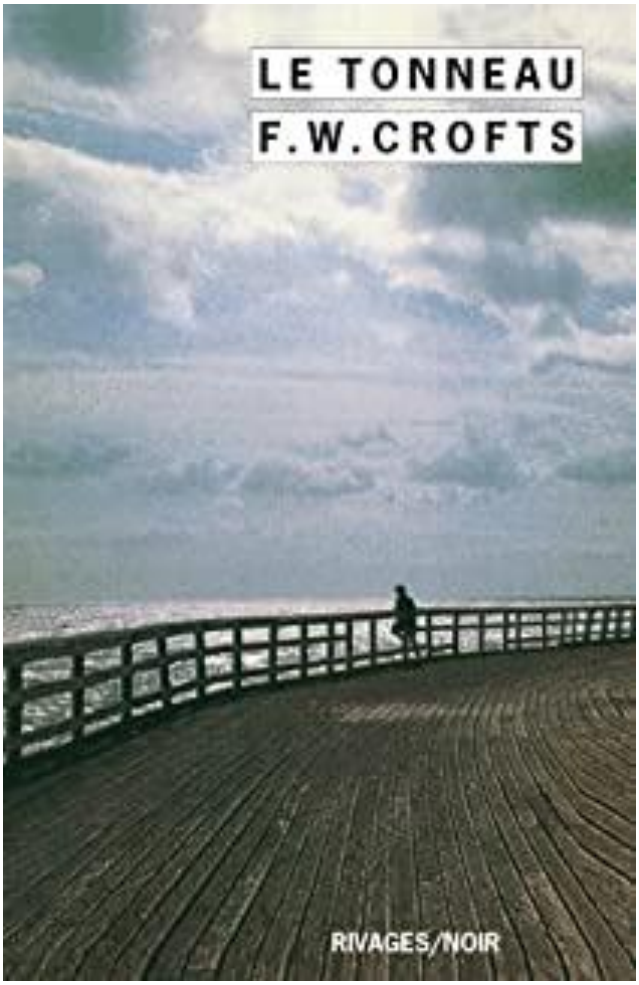
AMANDA CROSS : « Le Complexe d'Antigone », Rivages/mystère n°39, 1999.
C'est un roman très précieux et très cultivé qui met au cœur de l'intrigue la pièce d'Antigone, et qui la confronte à une génération d'étudiantes qui se cherche. Pour servir de catalyseur, le personnage de Kate Fanslet, professeure lettrée, tout juste mariée, pétillante et vivace. Elle revient non pas sur les lieux du crime, mais dans son ancienne université pour remplacer une professeure, sans savoir qu'elle va devoir résoudre une énigme meurtrière….



Quoique Reines du mystère, Mildred Davis, Amanda Cross (mais également Charlotte Armstrong) utilisent un genre policier pour mieux décortiquer leur société On est loin de la complaisance, on est dans la contestation, ce qui peut surprendre à la vue des autres romans de la collection. C'est sûrement ça qui a plu à Claude Chabrol et à François Guérif. Et qui rend leurs ouvrages atemporels. (**JV**)

F. W. CROFTS : Le tonneau (Rivages Mystère GF/1996 et poche n°24/1997)
C'était un pari éditorial de Rivages : traduire le premier roman de FREEMAN WILLS CROFTS datant de 1920 ! Crofts, né en Irlande en 1879, apprenti dans les chemins de fer, gravit les échelons et devient ingénieur. Lors d'une longue maladie, il écrit ce premier roman (*The Cask*). En 1929, il devient écrivain à plein temps, avec déjà huit romans. Il aime les milieux ferroviaires, maritimes ou industriels. Il a aussi inventé l'inspecteur French en 1925, modèle du policier méthodique. Claude Chabrol (directeur de collection) écrit dans son amusante préface : « *La présente traduction rendra justice à notre auteur. Tout dans ce style est mécanique de précision, sans images fulgurantes, mais sans banalité, simple, comme pour souligner*

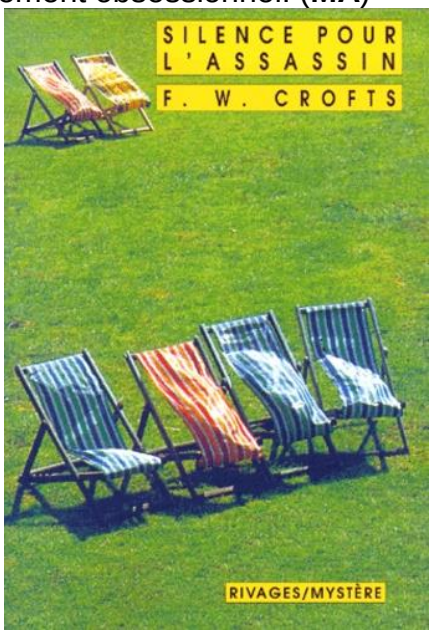
l'effarante complexité de l'intrigue. » Et pour être complexe, l'intrigue l'est !
1912. Débarqué d'une péniche avec des fûts de vin devant les docks londoniens, un tonneau de forme étrange retient l'attention d'un vérificateur. Endommagé, de la sciure mais aussi des pièces d'or s'échappent de la fente ! À l'intérieur, recroquevillé, le cadavre étranglé d'une femme en robe du soir. Un inspecteur de Scotland Yard mène l'enquête. Il cerne un nommé Félix venu prendre livraison du tonneau suite à un pari à Paris. Le flic traverse le Channel pour faire équipe avec un inspecteur de la Sûreté. L'identité de la femme, le parcours du tonneau, voire d'un deuxième et même troisième tonneau, les alibis, les vérifications notamment au niveau des transporteurs (péniche, train, charrette), restaurateurs, hôteliers, domestiques, artisans tout ceci occupe les deux inspecteurs pendant les trois quarts du livre pour démontrer la culpabilité de Félix. Mais, typique surprise croftienne, Félix clame son innocence, prend un avocat qui engage un détective privé. Georges La Touche se lance alors dans une contre-enquête qui retourne la première comme un gant. Acculé, le véritable assassin qui avait tout prévu, avoue sa machiavélique planification avant de piéger les deux flics. « *Les amateurs qui connaissent bien l'oeuvre de Crofts,* nous dit Chabrol, *seront étonnés de trouver dans ce premier livre la quasi-totalité des thèmes, des situations et des décors qu'il utilise par la suite : les bateaux, les trains, les aller et retour Angleterre-France, les chiffres, le temps, la mécanique, le principe du fil d'Ariane, la fascination pour la grisaille* » On aime aussi les bouffées de bonheur qui saisissent les enquêteurs quand le temps se met au beau et la psychologie basique voire enfantine des personnages…
Il convient quand même de prendre ce premier livre comme un premier livre justement. Crofts ressasse les données encore et encore pour que le lecteur s'en imprègne, tandis que ses enquêteurs vérifient et revérifient dans une constante bouffée d'angoisse. Le roman devient maelstrom. La folie gagne le lecteur. Quand donc s'arrêtera-t-on ? Heureusement, Crofts se calmera dans ses œuvres suivantes. Il saura utiliser d'autres cordes à son arc, comme, par exemple, la mise en place de l'intrigue, l'action, le coup de théâtre et toujours ce fil d'Ariane



dont parle Chabrol, ce fil ténu que l'on perd constamment sous les chausses-trappes jouissives de l'auteur. (**MA**)

F. W. CROFTS : Silence pour l'assassin (Rivages Mystère GF 2000 non paru en poche)
Le deuxième titre de Crofts paru chez Rivages/Mystère est lui aussi emblématique : c'est l'un des derniers (1948) de sa fructueuse carrière. Inédit jusque là, il constitue lui aussi un pari.
Dulcie, gentille secrétaire d'un riche chirurgien retrouve Frank, un amour d'enfance qui vient d'être démobilisé. Déprimé, sans un sou, elle le loge et le fait embaucher chez son employeur. Jouant sur sa confiance, son amour et sa pitié, Frank convainc Dulcie d'escroquer leur employeur en gonflant ses notes et en empochant la différence. Le plan réussit. Mais Frank se détache de Dulcie et déniche un poste de secrétaire chez un ancien diplomate. Sa fille (et héritière) tombe amoureuse de lui. Le vieux diplomate, déprimé, se suicide dans son solarium isolé par des buis. Apprenant l'affaire par les journaux, Dulcie, l'amoureuse piégée et

éconduite par Frank, décide de mener l'enquête... Ici, pas d'horaires de chemins de fer ni de secrets de fabrication mais une intrigue qui commence par du sentimental, vire à la manipulation, puis au roman-problème. La première partie de soixante pages sur le montage de l'escroquerie aux notes de frais maquillées est un peu fastidieuse mais le lecteur devine combien Frank est diabolique.
La deuxième partie est un roman dans le roman avec son mystère du « suicide » en zone occultée, au milieu de témoins. Dulcie passe le relais à un avocat, qui le passe à un détective, qui le ramène à l'avocat, qui le passe à la police via le commissaire French qui découvre, bien sûr, la relation entre Dulcie et Frank et leur escroquerie passée. On perçoit dans ce roman comment l'auteur s'est joué avec grand talent des contraintes, de l'espace, et du rôle du détective en allant encore plus loin dans la précision et son ressassement obsessionnel. (**MA**)



Les meilleurs romans de F.W. CROFTS (entre parenthèses date de l'édition anglaise) :

- **La Tragédie de Starvel** (1927) Mystère de l'X, éditions Excelsior 1931, rééd en 2002 aux Editions du Rocher**/Le Rail Sanglant** (1932) même édition 1933

Dans la collection de l'Empreinte (on remarquera qu'en plus du milieu ferroviaire, Crofts sait très bien traiter le milieu maritime) :

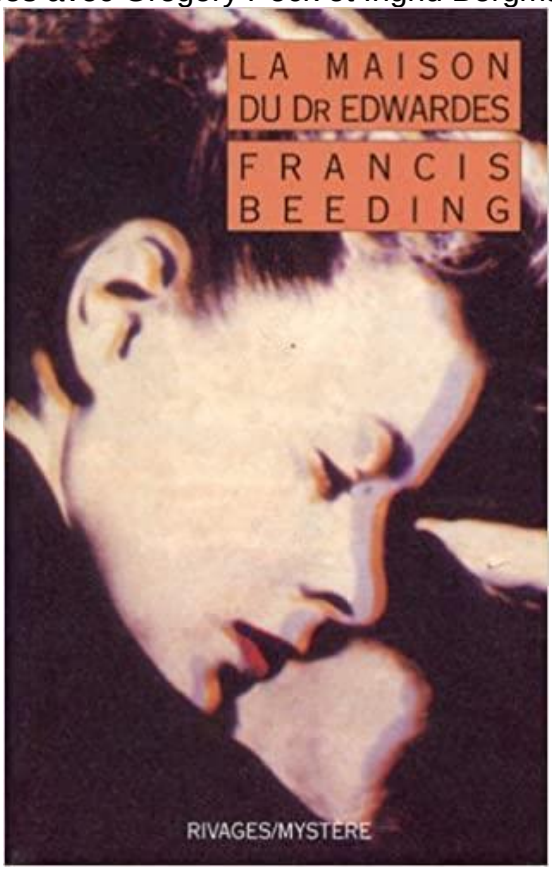
- **Les Diamants volés** (1924)/**Un Drame en Mer** (1931)/**Le drame de l'île de Wight** (1934)/**Perdu en Mer** (1936)/**La Police en Croisière** (1939)

CHARLOTTE ARMSTRONG : « **Merci pour le chocolat », collection Rivages mystère N° 40 (**1ere éd 1948)
La jeune Amanda apprend un jour qu'elle a failli être échangée à la naissance avec Terry, fils d'un peintre célèbre : Tobias. Poussée par la curiosité, Amanda rencontre la famille qui aurait pu être la sienne. Au cours de l'entrevue, Ionne, femme de Tobias, renverse le chocolat destiné à son beau-fils. Or ce chocolat était empoisonné. Pourquoi ? Amanda décide de contrecarrer les desseins de l'assassin. Pas facile quand on est seule contre tous....
Dans ce roman, nulle enquête mais l'analyse de la vie intérieure de l'héroïne. Ainsi, Charlotte Armstrong développe une œuvre de pur suspense psychologique très innovant et fait preuve d'une grande qualité d'écriture. A sa sortie les américains ont fait un best-seller de ce roman.

L'auteure, récompensée en 1953 par l'Edgar Allan Poe Award, a écrit au total 27 romans et de nombreuses nouvelles. Cinq œuvres ont été adaptées au cinéma, dont ce roman, par Claude Chabrol, en 2000**. (GB)**

FRANCIS BEEDING : La Maison du Docteur Edwardes (Spellbound) , réédition Rivages/Mystère n°9 (1994) de la traduction Albin Michel/Le Limier n°9 (1948)

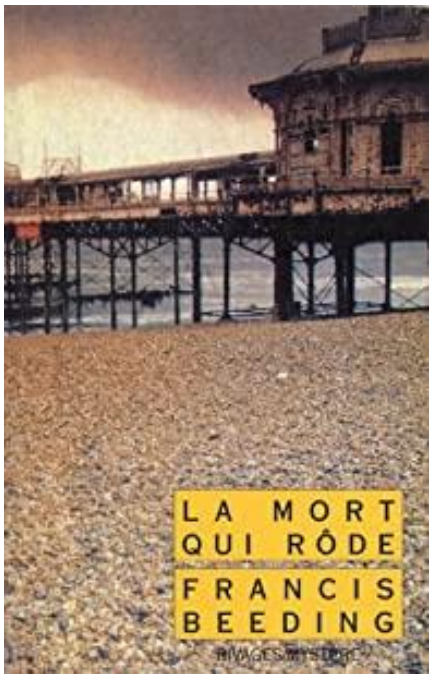
Hitchcock « trafiqua » ce roman pour son succès avec Grégory Peck et Ingrid Bergman.



C'est donc l'occasion de lire le roman original publié en 1927, l'un des premiers titres signés par le très doué duo d'auteurs : Hillary Aidan St Georges Saunders(1898-1951) et John Leslie Palmer (1885-1944). Sur un chemin escarpé au-dessus de Thonon-les-Bains, deux hommes convoyant un aliéné en voiture ont éclaté un pneu. Profitant de l'arrêt, le fou a poussé le chauffeur dans le vide. L'autre homme, le Dr Murchison, nouveau directeur de l'asile nommé pour remplacer le Dr Edwardes parti pour trois mois de vacances, a été obligé l'assommer avec une clé à molette. Le docteur Constance Sedgwick, elle aussi recrutée par le Dr Edwardes (grand absent du roman) arrive quelques jours plus tard. Somptueux décor montagneux autour du château asile. Brochette de huit patients : trois vieilles filles, un ecclésiastique, un colonel, un homme d'affaire, un artiste et le dément, fils de lord, qui a été assommé et enfermé. Des patients riches sans grandes psychoses. A part une infirmière, un gardien-chef et le chef de laboratoire, tout le reste du personnel constitué de villageois superstitieux est occulté. Le Dr Murchison qui a assommé le fou, conquiert les patients par ses nouvelles méthodes d'écoute et séduit la rigide Constance. Mais, alors que le dément est toujours enfermé dans sa tourelle, drogué à mort, Constance se rend compte que le charisme de Murchison cache un but sinistre… Les Beeding se placent ici en héritiers du roman noir (Walpole, Ann Radcliffe, Mary Shelley, M.G. Lewis) avec les paysages tourmentés des Alpes et les manœuvres satanistes qui se mettent en place. Ils utilisent aussi la focalisation sur l'héroïne qui passe un temps infini à marcher dans les couloirs la nuit et à ouvrir des portes. Rien n'est vraisemblable mais ce n'est pas le but. Dans cette sarabande toquée, on reconnaît aussi le goût des anglais pour l'absurde et la folie douce. La psychiatrie et la psychanalyse sont traitées très légèrement (contrairement à ce que fera Hitchcock qui, lui, les traitera lourdement en évacuant le satanisme qui est la clé de voûte du roman). Au final voilà un texte descriptif, feutré et ténébreux, bien écrit, plein de références classiques, loin d'un simple roman policier. (**MA**)

FRANCIS BEEDING : La Mort qui rôde, réédition Rivages/Mystère n°12 (1994) de la traduction de l'Empreinte n°70 (1935)

Hillary Aidan St George Saunders, l'un des deux co-auteurs, avec John Leslie Palmer, des Francis Beeding expliqua un jour le succès de leur collaboration : « Palmer n'aime pas le descriptif et le narratif, moi je ne suis pas bon dans la création des personnages et les dialogues. »

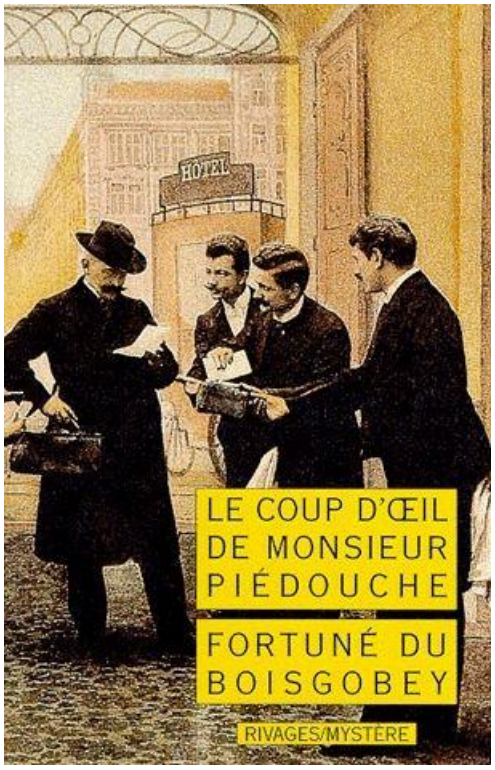


« *La Mort qui rôde* » (Death walks in Eastrepps) publié en Angleterre en 1931 est leur chef d'oeuvre. L'escroc Selby est revenu

s'installer après plus de dix ans de cavale à Eastrepps petite ville balnéaire du Norfolk. Sous une nouvelle identité, il mène une vie tranquille et a pour maîtresse une femme mariée. Après une rapide présentation de quelques habitants (dont plusieurs ruinés par Selby) les Beeding entame leur massacre… Ce roman incroyable bouleverse totalement les structures du roman problème de l'époque. Découpé en dix chapitres, eux même découpés en de multiples sous-chapitres, le livre multiplie les points de vue (il y a même celui d'un chat) passant d'une victime en devenir, à un inconnu, un enquêteur, un journaliste, un témoin, un suspect ce qui accélère lecture et suspense. L'assassin frappe chaque semaine au début de la nuit. Il semble tuer au hasard, femme ou homme, jeune ou vieux en leur plantant une lame dans la tempe. La police s'affole car les meurtres se produisent tellement vite qu'elle n'a pas le temps de confiner la population. Comme dans « *La Maison du Docteur Edwardes* », la distribution est classique : veuve, vieille fille, colonel en retraite, et un « fou » de service : jeune fils de lord en « dépression nerveuse » sous la garde vigilante d'un domestique ex infirmier aliéniste. La grande force de « *la Mort qui rôde* » est donc cette trépidante série meurtrière qui se joue dans la nuit et qui frappe d'horreur les policiers dépassés. Pas de complaisance morbide chez les Beeding. Au contraire, les exécutions arrivent en une phrase en fin de chapitre. Un sergent du cru dépassant en intelligence son supérieur, le chef de police fait appel à Scotland Yard. Enquête, désignation de l'assassin, fausses pistes, désignation d'un autre suspect, procès, condamnation, pendaison, retournement de situation, final en apothéose, ce roman frénétique, riche, fou mais avec une trame solide est une réussite totale. (**MA**)

FORTUNÉ DE BOISGOBEY : « **Le coup d'œil de Monsieur Piédouche », collection Rivages mystère N° 32**

Paris – 1883 – Edmond et Julien, deux jeunes gens de la bonne société, reviennent du bal en pleine nuit et rencontrent un certain M. Piédouche qui leur affirme avoir un œil infaillible dans la détection des voleurs et assassins. « Pour vous le prouver, dit-il, faisons un pari. Voyez-vous cet homme avec



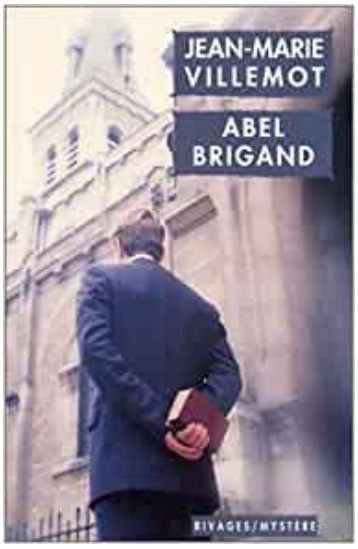
un gros sac. Je vous assure qu'il ne s'agit pas d'un charbonnier. Suivons-le ! »

En effet, l'homme poursuivi se sauve, lâche le sac, plonge dans la Seine et disparaît. Le sac ouvert contient une femme sans tête. Or l'homme qui portait ce cadavre semble être celui que deux soupeuses, amies d'Edmond et Julien, avaient vu descendre d'un coupé. Ami du Directeur de la Sûreté, Piédouche prend l'enquête en main. Il suppose qu'un amant de la célèbre princesse Yalta a voulu se venger de sa disgrâce. On retrouve Piédouche déguisé en voleur qui visite, de nuit, l'hôtel particulier de la princesse. Celle-ci a disparu. Serait-elle morte et ce cadavre serait-il le sien ?

Le célèbre coup d'œil de Piédpouche n'aura servi , au final, qu'à égarer la police. Un honnête garçon a été incarcéré à tord. Les vrais coupables ont pris la fuite. L'auteur nous plonge au cœur du Paris fin de siècle dans les milieux de la bourgeoisie aisée et de la noblesse russe en exil. L'intrigue se révèle pleine de surprises. Piédouche, émule malheureux de Sherlock Holmes se retrouve complètement ridiculisé au terme de son enquête. F. de Boisgobey (1821-1891) manie une langue élégante et fluide qui contribue beaucoup au plaisir de la lecture. Profitons-en car cet écrivain, feuilletoniste très connu en son temps, auteur de 68 ouvrages en 22 ans de carrière, n'est malheureusement pas réédité. (**GB**)

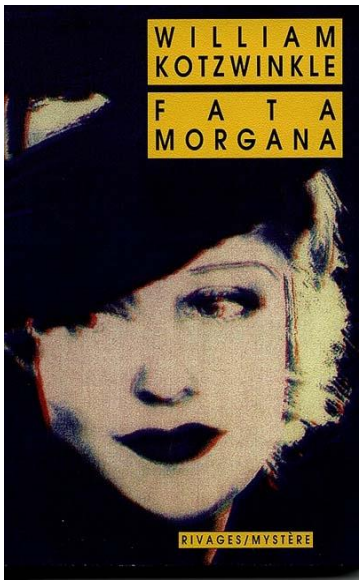
JEAN-MARIE VILLEMOT, « Abel Brigand » Rivages/Mystère n°42, 2002

Parmi les romans à énigme de la collection « Rivages-Mystère », il en est un, celui de Jean-Marie Villemot (prix Michel Lebrun en 2000), qui y a toute sa place. *Abel Brigand* inaugure une trilogie autour du personnage d'un prêtre qui a officié au Rwanda pendant la guerre civile, et qui a été rapatrié après une blessure dans sa paroisse originelle de Montmorency. Le père Abel Brigand est un curieux filou ecclésiastique. Il chasse ses démons guerriers avec des démons musicaux (il file souvent à la Fnac des Halles débusquer un bon CD de jazz). Comme il a de l'humour (noir), son chat s'appelle Lucifer. Et comme ce dernier n'a pas ses pattes dans ses poches, il s'en revient un jour avec un doigt humain entre ses canines. Ni une ni deux, le père Abel Brigand enquête en marge des recherches de l'inspecteur Pétacci. Le doigt appartenait à Alice d'Ambricourt. Et le lecteur va découvrir, en même temps que le personnage principal, cinq lettres mystérieuses dans lesquelles plane l'héroïne



de Lewis Carroll. Le roman se déroule comme un jeu de piste, et à l'intrigue malicieuse s'ajoute un style ludique et érudit. Le tout ponctué d'un jeu d'énigme de Jean-Marie Villemot qui défie ainsi son lectorat. L'auteur ne fait qu'une seule et unique apparition dans la collection avant sa disparition. Le roman reparaîtra dans la collection « Rivages-Noir », et deux autres aventures suivront. Jean-Marie Villemot s'inscrit dans la rare lignée des auteurs de récits à énigme. Et son Abel Brigand pourrait être un malicieux Mister Marple. (**JV)**

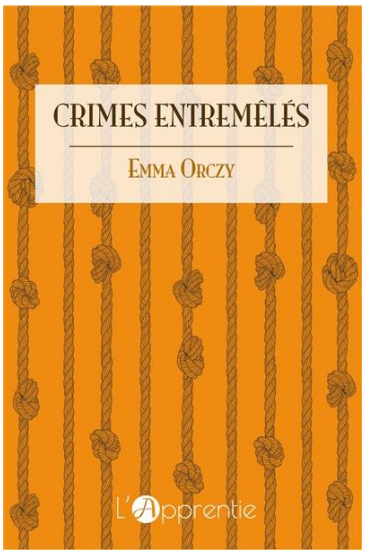
WILLIAM KOTZWINKLE, « Fata Morgana », Rivages/Mystère n°2, 1988



Tout d'abord une explication qui n'est pas dans le livre : Fata Morgana est une illusion d'optique atmosphérique consistant en images se créant sur la ligne d'horizon (montagnes, bâtiments, tours, bateaux en lévitation) nommée ainsi par les Croisés quand ils en virent la première fois sur la Méditerranée. Ils faisaient ainsi référence à la Fée Morgane qui avait « le pouvoir d'élever des palais au-dessus des flots et d'agir sur le vent. ». Autant dire que WILLIAM KOTZWINKLE place son roman sous le signe de l'illusion. Dans le Paris de Napoléon III, l'inspecteur Picard, solide quadragénaire, poursuit le séduisant baron Mantes qui a assassiné plusieurs femmes. Mais le baron se défend avec sa canne-fusil et Picard manque de laisser sa peau dans un immeuble en feu. Après convalescence, le Préfet lui confie une autre mission : infiltrer le Salon du Mage Ric Lazare qui étend son emprise sur les membres du beau monde. Sous l'identité d'un financier de l'huître perlière, Picard est accepté au Salon du Mage et même conduit face à sa fameuse machine qui prédit l'avenir… Impossible de résumer cette folle intrigue placée sous le signe de la magie. De Paris à Nuremberg, capitale du jouet où Picard suit la trace du plus célèbre fabriquant de jouets automates et de son mystérieux apprenti, au fin fond de l'empire austro-hongrois où se dessinent les débuts de celui qui se fera appeler Ric Lazare, le périple le ramène à Paris. Hélas, pendant ce temps, le mage a acquis une telle aura auprès de l'empereur et surtout d'Eugénie que le Préfet retire l'affaire à Picard. Mais le policier n'est plus le même. Et le lecteur l'a bien senti tout le long du livre avec ses sensations exacerbées qui l'enivrent de neige, de lumière, de feuilles et des mille plaisirs de la nature. Et, par là même, Picard a pris conscience du pouvoir

sidérant de Lazare : un pouvoir surnaturel qui défie même la mort ! Sa décision est prise : il doit le tuer avant qu'il ne soit trop tard…. Même si le roman utilise les codes du roman policier (enquête, inspecteur, périple vers la vérité), Kotzwinkle, grâce aux sens de Picard qui s'aiguisent, nous emmène dans une danse macabre et fantastique, où le Merveilleux a la première place. Absolument sidérant. (**MA**)

« L'APPRENTIE DÉTECTIVE », une collection policière amusante



Les étudiants en licence professionnelle de l'IUT Bordeaux Montaigne autour des métiers de l'édition ont bien de la chance de pouvoir compter sur un projet éditorial intéressant qu'on espère pérenne. En effet, ***L'Apprentie***, une maison d'édition montée de toutes pièces, publie des textes tombés a priori dans le domaine public. Cette année, avec « *L'Apprentie détective* », les étudiants inaugurent une collection policière avec deux grands noms, MAURICE LEBLANC (le père d'Arsène Lupin) et EMMA ORCZY (lire l'excellente bande dessinée de Jean Harambat, *Le Detection club*, chez Dargaud pour en apprendre un peu plus sur la baronne). Travail très soigné (qui ferait honte à certains éditeurs), couvertures dans l'esprit (qui feraient honte…) et préfaces (on aurait préféré cependant des postfaces) de personnalités du milieu sont au rendez-vous. On passera très vite sur le texte mineur de Maurice Leblanc, ***De Minuit à sept heures***, qui est un mauvais feuilleton dumasien sur fond de chantage sexuel avec un personnage masculin qui n'est ni héros, ni antihéros, mais menteur par omission, manipulateur dans l'âme (qui s'attaque aux âmes faibles, donc des femmes), une héroïne à qui il manque un soupçon de révolte (pour transformer le texte), et une enquête policière qui ne dérange pas la bourgeoisie en place. Comme tous les textes mineurs et passablement mauvais, il est donc à lire comme une curiosité littéraire. Mais concentrons-nous sur le meilleur.

Crimes entremêlés d'Emma Orczy, qui se lit comme une succession de nouvelles du *Petit détective,* a sûrement inspiré l'auteur anglais Paul Doherty quand il a écrit sa série autour de Nicolas Segalla sous le pseudonyme de Ann Dukhtas. La protagoniste rencontre par hasard dans un café un curieux personnage maniaque qui lui révèle les dessous des affaires criminelles qui ont fait sensation et qui n'ont pas abouti à l'arrestation des coupables (certains innocents peuvent avoir payé). Il se targue d'être un criminologue amateur averti. Entre eux, un lien addictif semble se créer à mesure que les histoires défilent sur le même leitmotiv : « À qui profite le crime ? ». C'est plutôt ingénieux et merveilleusement suranné. On se rapproche en moins capillotracté des *Chambres closes du Dr Hawthorne*, d'Edward D. Hoch, et le recueil se lit avec beaucoup d'amusement (on décèle cependant une once d'antisémitisme dans deux cas sans que l'on puisse dire avec certitude si c'est l'œuvre de la romancière ou d'un personnage ; une note de bas de page qui contextualise aurait été la bienvenue). La fin aujourd'hui semble attendue, mais elle ne l'était certainement pas à l'époque. Distribués par Dod&Cie, les ouvrages peuvent se commander chez un libraire.

Alors vous savez quoi faire pour que l'aventure étudiante continue…(**JV**)

Maurice Leblanc : De *minuit à sept heures*, (L'Apprentie, « L'Apprentie détective » ; 13.5 €.)

Emma Orczy *: Crimes entremêlés*, (L'Apprentie, « L'Apprentie détective » ; 13.5 €.)

LA TÊTE DANS LE RETRO

Supplément Gratuit de **la Tête en Noir** coordonné par Michel Amelin, avec la participation pour ce numéro de Gérard Bourgerie et Julien Védrenne

Illustration de couverture : Gérard Berthelot

Numéro 6 – juillet 2020